

CONSIDÉRATIONS

N° 151.

MÉDICALES ET PHILOSOPHIQUES

SUR LA CONTINENCE;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris ,
le 10 août 1832 , pour obtenir le grade de Docteur en
médecine ;*

PAR THÉODORE-EUGÈNE BARBEY, de Landigou ,

Département de l'Orne;

Bachelier ès-lettres , Bachelier ès-sciences ; ex-Élève des hôpitaux
de Paris.

Nos passions sont les doux zéphirs à l'aide desquels l'homme devrait
conduire sa nacelle sur l'océan de la vie : les passions seules meuvent
l'âme ; mais lorsqu'elles deviennent trop impétueuses, la nacelle est en
danger de couler à fond.

ZIMMERMANN.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1832.

Considerations Medicales et Philosophiques

no.151

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

CONSIDÉRATIONS *: MÉDICALES ET PHILOSOPHIQUES
SUR LA CONTINENCE; THÈSE Présentée et soutenue à la Faculté de
Médecine de Paris, le 10 août 1832, pour obtenir le grade de Docteur en
médecine : Par Tnéonorr-Eucine BARBEY, de Landigou, Département de
l'Orne; Bachelier ès-lettres, Bachelier ès-sciences ; ex-Élève des hôpitaux
de Paris. Nos passions sont les doux zéphirs à l'aide desquels Fhomme
devrait conduire sa nacelle sur l'océan de la vie : les passions seules
meuvent l'âme ; mais lorsqu'elles deviennent trop impétueuses, la nacelle
est en danger de couler à fond, ZIMMERMANN. A PARIS, | DE
L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE, Imprimeur de la Faculté de
Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13 18692. 51. ns

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS. Professeurs. M. ORFILA
, Doyen. Messieurs. Anatomie. , . eos. .sneresscotesseccomoseese
GRUVEIDHIER: Physiologie nl, ee, ec tede en rodieolU ele EU RARD.
Chimie médicalescs.ssaseteosce see +. ORFILA, - Physique
médicale.,.,.,.,e#...se.ses.see PELLETAN. Histoire naturelle médicale
...,+.se.....s.s.s.se RICHARD. Pharmacie. . : . see see 000
ssodsuceocssss50006 DEYEUX. Himione. Ni nie sono socedesesesse,
DES GENETTES, Président. MARJOLIN, Examineur. ORALE Leg Aer
DUMÉRIL. # ANDRAL. Pathologie et thérapeutique générales,,.,.,°.°.
BROUSSAIS. Opérations et appareils.es.sesscosesoscee
RICHERAND. Thérapeutique et matière médicale..... ALIBERT,
Examineur. Médecine légale.s.es.e.ssssscososese ADELON. -
Accouchemens , maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-
nés . s....o.0s+0e..e.e 000 MOREAU. Pathologie chirurgicale.....,.....
Pathologie medicale.....,.,.,.,.,ss.se.s.ess. { Ke : FOUQUIER. Clinique
médicalee.osoo.ovooeoto ce. 0e BOUILLAUD. CHOMEL,
Examineur. : BOYER. DUBOIS. DUPUYTREN. ROUX, Suppléant.
GHRIQUE D'ACCOUÉNEMENMAS Re 0 2 2e sine en 0 à vd ouae LL 2
De dues Dale PE . Clinique chirurgicalee. Professeurs
honoraires. MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT. Agrégés en exercice.
Messieurs Messieurs BavpeLocQue. Genrpy. Bayzes. ; GiBERT, ' BzanDin.
Harin, Suppléant. Bouvier, Examineur. Lisrranc. Baiquer. Manmx Socon,
Examineur. BRONGNIART. Piorry. CorrergAU, Rocxoux, DEVERGIE.
SanDnas. Due. Trousseau, Dusois. VELPEAU. mm Par délibération du 9
décembre 1798 ; PÉcole a arrêté que les opinions émises dans les
dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme
propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni
improbation,

CONSIDÉRATIONS MÉDICALES ET PHILOSOPHIQUES
SUR LA CONTINENCE. Dans cette dissertation, je me propose d'envisager la continence sous un autre point de vue que celui sous lequel elle a été traitée jusqu'à ce jour. Les médecins qui s'en sont occupés se sont plu à dessiner avec les couleurs les plus sombres l'effrayant tableau des maladies qu'ils lui attribuent trop complaisamment ; leur pinceau eût été moins noir s'ils avaient esquissé la peinture des infirmités dégoûtantes, compagnes ordinaires du libertinage. Trop préoccupés d'idées physiologiques, ils ont dit que la sage et prévoyante nature ne nous avait pas doués des organes dont l'ensemble concourt à l'union des sexes sans nous imposer le devoir-de les faire servir à ses desseins, en même temps qu'elle nous en faisait sentir l'irrésistible besoin ; l'imagination pleine d'images érotiques, sans doute, et assez mauvais interprètes de cette nature, ils ont proclamé avec emphase que la continence était une chimère, une chose physiologiquement impossible ; enfin, ils n'ont pas oublié de menacer des plus graves affections celui qui se montrait indocile au vœu de notre mère commune. Suivant une route un peu détournée de la leur, sans négliger de m'éclairer des

(4) lumières fournies par la physiologie ; tenant d'ailleurs un peu plus compte des modifications que le moral peut imprimer au physique, je commencerai par exposer les causes diverses qui rendent si impérieux le penchant à l'union des sexes, et qui font de la continence une vertu si rare et si difficile en apparence; je tracerai ensuite le plan de conduite qu'il faudrait adopter à l'égard des jeunes adolescents, pour modérer la fougue qui les entraîne vers les plaisirs de l'amour physique. Je me demanderai enfin si la persistance d'une continence absolue est compatible avec la santé, et je tâcherai de citer assez de faits pour être en droit de résoudre cette question par l'affirmative. Je mérite sans doute qu'on me taxe d'une témérité présomptueuse , en entreprenant de traiter une matière qui exigerait de longues méditations et des connaissances approfondies sur la science de l'homme : je fais l'aveu bien sincère de mon insuffisance, pénétré que je suis de la vérité de l'opinion que je vais essayer de défendre, sentant tous les avantages qu'en retirerait la jeunesse si elle était plus universellement reconnue; je souhaite que la voix éloquente et' persuasive d'un médecin philosophe se fasse entendre pour faire briller cette vérité dans tout son éclat. Si ce modeste essai pouvait donner cet éveil, je serais alors plus en droit de réclamer l'indulgence de mes juges pour la faiblesse des argumens à l'aide desquels j'essaierai de soutenir ma cause. Pour qui ne voit pas l'homme comme un automate, cédant invinciblement au jeu des ressorts qui sont destinés à le mouvoir, il est évident que l'auteur de la nature, en lui donnant des passions pour apanage de son existence, n'a pas voulu qu'il se laissât subjugué par elles ; pour leur servir de contre-poids , il lui a donné aussi la raison et la volonté. C'est en vertu de cette dernière faculté que nous nous portons au bien ou au mal; elle est la mère de tous nos vices , aussi bien qu'elle l'est de toutes nos vertus. Sans doute l'organisation physique de l'homme modifie plus ou moins puissamment ses penchans divers; mais il n'a qu'à sonder de bonne foi les replis de son cœur, il sentira la force de l'empire de sa volonté, qu'il affecte souvent de

#s (5) méconnaître, dans le but d'excuser ses faiblesses.

J'abandonne ces réflexions, qui m'ont été suggérées par l'habitude que j'ai d'entendre dire qu'il est presque au-dessus de la force humaine de résister au penchant de l'amour; que l'autorité exercée par la raison sur les sens est de bien courte durée; qu'ils trompent la nature par des moyens coupables, ceux qui se glorifient d'avoir, pendant de longues années, combattu victorieusement cette passion : trop heureux encore s'ils ne sont pas accusés d'avoir une organisation viciée ! Je définis la continence, la privation absolue et prolongée des jouissances de l'amour physique ; si rare après la puberté, pour des raisons que je développerai plus tard, elle est spécialement le partage de l'enfance. Pendant cet âge, l'organisation des parties sexuelles n'est encore qu'ébauchée. Jusqu'à l'époque de la puberté, la nutrition avait développé les organes indispensables à la vie; mais alors il s'opère un changement extrême dans toute l'économie. Les parties sexuelles, qui, chez l'enfant, ne semblent exister que pour avertir du rôle important qu'elles seront un jour destinées à remplir, sont sans force et sans vigueur. Soudainement elles deviennent le siège d'un afflux plus considérable de sang, qui, y entretenant une excitation permanente, les tire du long sommeil où elles étaient restées plongées ; la nouvelle fonction qu'elles sont appelées à remplir exerce la plus grande influence sur toute la machine. Ce nouveau sens fait naître chez les jeunes pubères-de nouveaux désirs ; l'imagination s'allume et se remplit d'images voluptueuses, la sphère des idées prend un accroissement considérable ; mais à peine les sens ont-ils donné l'éveil à l'imagination, que celle-ci réagit sur les sens ; de leur exaltation mutuelle naissent les désirs les plus impérieux : la continence cesse alors d'être une vertu d'organisation. La nature a attendu, pour soumettre l'homme à la fonction de la reproduction, que ses organes eussent acquis toute la force et la solidité nécessaires pour bien s'acquitter de ce rôle important. S'il en eût ressenti le besoin dans l'enfance, les pertes qu'elle entraîne n'auraient-elles pas porté à sa constitution une atteinte pernicieuse? L'espèce humaine aurait été composée d'êtres

. (6) débiles et abâtardis; elle aurait marché à grands pas vers sa destruction. L'aspect que nous offrent les personnes qui se sont livrées à des plaisirs excessifs ou prématurés, et celui des chétifs enfans auxquels elles donn'nt le jour, ne viennent que trop à l'appui de cette vérité. L'argument le plus fort et le plus rebattu qu'ont toujours mis en avant les antagonistes de la continence prolongée est fondé sur le but qu'a eu la nature, qui, en nous accordant les organes sexuels, nous a imposé l'obligation de ne les pas laisser dans l'inaction ; ils ont prétendu aussi que les besoins de l'union des sexes étaient aussi irrésistibles que celui que causent la faim et la soif; de là les exagérations ridicules dans lesquelles ils sont tombés, en attribuant à la non-satisfaction des désirs amoureux cette foule de maladies nerveuses dont quelques-unes peuvent , à la rigueur, devoir leur origine à la continence, mais dont la plupart reconnaissent une autre cause , et ne sont qu'une simple coïncidence avec cet état. À les entendre , on serait tenté de croire que la nature, en créant en nous le système reproducteur , l'eût plutôt fait pour nous convier à satisfaire un brutal appétit de tous les instans, qu'afin de propager l'espèce humaine. Les anciens philosophes, et les stoïciens entre autres, concurent le projet chimérique d'anéantir les passions ; ils s'évertuèrent à faire de l'homme un être purement machinal, impassible dans le plaisir comme dans la douleur ; la nature, se moquant de leurs infructueuses déclamations, faisait sentir aux adeptes mêmes de la doctrine la futilité de leurs prétentions aveugles. L'homme qui cherche à se connaître sent bien que s'il est absurde de vouloir étouffer le germe des passions , il est du moins possible de ne lui pas laisser prendre un développement dangereux, et qu'une passion peut être heureusement combattue, si on sait lui en opposer une autre. C'est surtout à l'ainour physique que ce principe peut trouver une utile application. Malheureusement on suit un tout autre plan dans le genre d'éducation qui est offert, dans les grandes. villes, aux adolesce s der, deux sexes. Chez eux, le feu des passions est sans cesse attisé »är les \

(73) circonstances dangereuses auxquelles ils sont soumis. Celles-ci font gronder la nature, quand elle devrait encore être calme et paisible. Les sens sont continuellement en butte aux excitations d'une imagination embrasée par la lecture de romans où l'amour et ses plaisirs sont peints en traits de feu. Sans doute ils trouveront des difficultés insurmontables à réprimer l'élan de la nature, ces jeunes gens élevés au sein de la mollesse : et de l'oisiveté, faisant usage d'une alimentation trop succulente ; dont les oreilles sont caressées par les accords d'une musique tendre et voluptueuse, qui repaissent leurs yeux de ces ballets où l'on s'efforce à affecter les postures les plus lubriques. Sans doute, toutes ces causes allumeront un feu incendiaire dans un jeune cœur, et y feront naître les penchans les plus funestes. Horace, lui-même, dont les mœurs ne furent pas toujours dignes de servir de modèle, avait senti pourtant combien la musique des Ioniens, et leurs danses lascives, introduites de son temps dans les sociétés romaines, contribuaient à la dépravation du moral et du physique, en produisant un développement prématuré. C'est ce qu'il exprime, avec autant de grâce que de vérité, dans l'ode où il reproche aux Romains les vices de son siècle. « *Motus doceri gaudet ionicos* » *Matura virgo, et fingitur artibus* « *Jam nunc, et incestos amores* » *De tenero meditatur ungui.* » L'imagination étant, de toutes les puissances de l'âme, la plus énergique, ses effets sont terribles. C'est particulièrement en amour qu'elle a des inconvénients si fâcheux. Presque toujours alors elle prend une force qui n'est pas relative au tempérament. Il faut agir sur elle pour réprimer l'impétuosité d'une constitution trop ardente, et la rendre moins accessible aux funestes effets des plaisirs de l'amour. En effet, l'excitation des parties génitales et les désirs qui l'accompagnent sont moins souvent mis en jeu par la présence d'une liqueur trop abondante que par la vivacité de l'imagination. Celle-ci, occupée du

: (66 désir, met l'appareil reproducteur dans l'état qui rend ce désir plus pressant , et le désir conduit bientôt à l'acte qui le satisfait. En effet, l'idée de la jouissance ardemment souhaitée : précède Peur toujours l'excitation des organes générateurs. # La différence frappante qui se fait remarquer dans les mœurs des nations chez lesquelles le développement est précoce ou tardif mérite de fixer sérieusement l'attention. Il est hors de doute que plus on peut prolonger l'âge de l'enfance, plus il est facile de calmer les orages de la puberté. L'époque où cette révolution s'opère varie dans les individus selon les tempéramens ; elle varie dans les peuples selon les climats; les pays chauds l'accélèrent , elle est retardée dans les contrées froides. L'homme à tempérament bilieux et sanguin est plus tôt nubile que celui chez lequel prédomine le système lymphatique. Elle est plus hâtive chez les nations policées que chez celles qui sont étrangères à la civilisation, dans les grandes villes qu'au sein des campagnes. Buffon , entrainant de la puberté, attribue la précocité de cet âge, chez les enfans des cités populeuses, à l'alimentation succulente et abondamment chargée de principes réparateurs dont ils font usage, tandis que, selon lui, au village et chez la classe malaisée de la société, où les enfans sont peu nourris ou se chargent l'estomac d'alimens peu confortables, l'époque de la nubilité s'y fait plus long-temps attendre. Il est incontestable que la richesse de la nourriture est plus propre à accélérer le développement et l'action des organes sexuels qu'un régime trop ténu; mais il est d'autres causes plus puissantes qui rendent la durée de l'enfance plus courte au sein des villes : c'est, comme je l'ai dit plus haut, dans l'éducation qu'ils reçoivent, c'est dans les relations sociales qu'ils contractent, qu'on pourra en découvrir la source. En effet, il est des pays où le peuple se nourrit bien, comme dans le Haut-Valais, le Frioul, quelques parties même de la France; pourtant la puberté y est très-tardive. Dans ces cantons, on rencontre fréquemment de jeunes garçons presque aussi robustes qu'ils le seront dans la virilité, dont le timbre de la voix est aussi aigu que dans l'enfance; à peine si un léger duvet couvre encore leurs joues. f

(9) La plupart des jeunes filles, possédant d'ailleurs tous les dehors de la nubilité, sont loin encore d'être soumises à l'évacuation menstruelle. l'est à regretter que la simplicité de mœurs ne se concilie plus souvent avec l'instruction , et, dût-on m'accuser d'obscurantisme, je ne puis m'empêcher de dire que l'heureuse ignorance des villageois prolonge beaucoup le temps où ils vivent dans l'innocence; car n'est-il pas bien fâcheux de voir, dans les pensionnats des grandes villes , la partie morale de l'éducation si négligée et remplacée par une instruction si superficielle, qu'elle est plus propre à gâter le cœur qu'à le former ? Dans les contrées que je viens de citer, la sagesse est une vertu héréditaire; le jeune homme est heureux si l'objet aimé lui accorde les plus innocentes faveurs ; un coup d'œil dont il daigne récompenser sa tendresse suffit seul à sa félicité; ses familiarités même avec celle à qui il doit s'unir viennent déposer en faveur de la pureté des sentimens qui l'animent. Quand cette jeunesse, trop heureuse de pouvoir échapper aux désordres presque inséparables de la vie des cités, s'engage dans les nœuds du mariage, ils se donnent mutuellement les prémices de leur personne et procurent la vie à de nombreux enfans qui seront un jour aussi robustes et aussi sains qu'eux. Le genre de vie auquel sont soumis les enfans, et l'éducation qu'ils reçoivent, devant donc avoir une si grande influence sur le développement de leurs passions , leurs parens doivent apporter un soin extrême pour les soustraire à ces conversations dans lesquelles l'amour le plus coupable est traité comme un simple badinage et comme un usage de bon ton, auquel il serait par trop ridicule de ne pas se conformer. Qu'on ne laisse jamais tomber sous leurs yeux ces gravures indécentes et ces tableaux si propres à éveiller les désirs amoureux. Il faut leur interdire la lecture de ces poésies lascives, de ces romans où les passions les plus entraînantes viennent porter des assauts terribles à l'innocence d'un jeune cœur. Qu'on se garde bien de les nourrir d'alimens épicés et trop réparateurs, de vins généreux; c'est à cet âge qu'il est bon de distraire le jeune homme de ses penchans naissans par l'escrime, la chasse, et tous les exercices de la gymnastique. Ces préceptes, 2

(10) sagement mis en pratique, retarderont long-temps le moment où l'instinct de la copulation se fera sentir; ils en affaibliront l'énergie. Pourtant, quoi qu'on fasse , il vient un temps où la nature éclate et fait entendre sa voix impérieuse à l'adolescent; au début de cette époque, que l'on pourrait appeler {a tourmente de la vie, ne serait-il pas de la plus sage prévoyance de l'avertir des phénomènes qui vont se passer en lui, et de lui donner même, comme le conseille Rousseau, sur le mécanisme de la reproduction , des explications qui préviendront les écarts de l'imagination? Qu'on lui fasse voir la pente vers tous les désordres que suit invinciblement celui qui s'y est livré une fois; qu'on lui démontre que de la chasteté dépendent la santé, la force, la vertu, et conséquemment le bonheur. Lui faire un crime des mouvemens tumultueux qui viennent faire battre son cœur, ce serait commettre la maladresse d'un censeur aussi injuste que ridicule. Il sera utile aussi d'invoquer la morale et la religion qui prescrivent à l'homme la chasteté comme un devoir. On tâchera de lui donner un avant-goût du bonheur réservé à celui qui commande à ses passions; on déroulera devant ses yeux le tableau des maladies dégoûtantes auxquelles le libertin est en proie; on lui peindra enfin l'abrutissement moral où tombent ces êtres dégénérés qui ont recours à tous les moyens honteux condamnés par la nature. Je suis convaincu que de pareilles communications n'auraient pas les plus légers inconvéniens, et préviendraient, chez un grand nombre de jeunes gens bien nés, des habitudes pernicieuses pour la santé. La réserve inconséquente que l'on affecte ordinairement sur cette matière délicate, produit les plus funestes effets, et des explications données à propos sur la nature et le but du penchant à l'union des sexes seraient bien capables de prévenir les conséquences funestes qu'il entraîne si fréquemment. Les pères dont les fils offrent une propension au libertinage, ne feraient-ils pas un acte de prudence en mettant en pratique le conseil donné par Rousseau, et de l'exécution duquel il rapporte un exemple aussi curieux qu'intéressant? « Un vieux militaire, qui s'est distingué par « ses mœurs autant que par son courage, m'a raconté, dit-il, que son

(un) - puv, homme de sens et très-dévot, voyant son tempérament naïis« sant le livrer aux femmes , n'épargna rien pour le contenir; mais « enfin, malgré ses soins, le sentant prêt à lui échapper, il s'avisa de « le mener dans un hôpital de syphilitiques; il le fit entrer dans une « salle où une troupe de ces malheureux expiait, par un traitement « effroyable, le désordre qui les y avait exposés. À ce hideux aspect, « le jeune homme faillit à se trouver mal. Va, misérable débauché, « lui dit alors le père d'un ton véhément, suis le vil penchant qui « l'entraîne; bientôt tu seras trop heureux d'être adinis dans cette « salle, où, victime des plus infâmes douleurs, tu forceras ton père « à remercier Dieu de ta mort! Ce peu de mots, joints à l'énergique « tableau qui frappait le jeune homme, lui firent une impression qui « ne s'effaçca jamais. Condamné par son état à passer sa vie dans les « garnisons, il aima mieux essuyer les railleries de ses camarades que « d'imiter leur libertinage..... 11 m'avoua, dit Rousseau en terminant « cette anecdote, que depuis il n'avait pu envisager une fille publique « sans horreur. » L'imitation de cette conduite aurait à coup sûr des succès nombreux dans les villes; mais il ne faut pas attendre que le jeune adolescent ait déjà bu à la coupe des voluptés; une fois qu'il en a approché les lèvres, il est bien difficile de prévenir l'ivresse. L'exemple que je viens de citer prouve qu'en donnant à propos à la jeunesse des lecons frappantes, on étouffe à leur naissance des passions désastreuses et on allége beaucoup le fardeau de la continence. Après ces considérations sur l'utilité de retarder, autant que possible, le développement des appétits sexuels, et sur les moyens à mettre en usage pour en réprimer la vivacité, je vais essayer de démontrer que l'homme peut être continent, s'il en a la ferme volonté, et qu'il le sera sans déranger sensiblement le jeu de ses fonctions. Si les jeunes gens, durant les orages de la puberté, avaient résisté au penchant qui les entraîne, ils auraient passé par les épreuves les plus pénibles, et dorénavant il ne leur serait pas difficile de triompher de leurs passions; car, il est incontestable que c'est dans les premières années de l'adolescence que les besoins des sexes sont les plus

(12) | absolus. Alors leur répression opiniâtre peut quelquefois porter aux fonctions de l'économie des secousses assez fortes pour en déranger l'équilibre. Les antagonistes de la continence prolongée ont avoué eux-mêmes qu'il était nécessaire que le jeune pubère s'abstint du commerce des sexes pendant le temps où tous nos organes, de concert avec ceux de la génération, acquéraient leur accroissement; ils ont bien senti que les jouissances précoces porteraient à la constitution mal affermie des coups désastreux ; et, par une contradiction que l'on est surpris de trouver chez des médecins de beaucoup de mérite d'ailleurs, c'est quand l'instinct de la copulation a perdu de sa véhémence, c'est alors, dis-je, que, selon eux, une foule de maladies viennent fondre sur les personnes qui ont résisté à l'impulsion de la nature. Ils n'ont compté pour rien l'empire que peuvent avoir sur les sens l'habitude et la volonté. Dans l'espèce humaine, le moral exerce une influence si forte sur les mouvemens physiques, qu'il peut en arrêter ou en accélérer le cours à son gré. Les fonctions génitales étant en partie sous la dépendance de la volonté, jamais ou presque jamais le besoin de l'union des sexes n'est tellement irrésistible que sa satisfaction ne puisse être différée plus ou moins longtemps. L'homme qui a la ferme volonté de demeurer chaste se rendra toujours maître de comprimer l'élan de la nature. Socrate, né avec tous les vices que reconnut en lui le physionomiste Zopyre, parvint cependant à les détruire, tant il en avait le sincère désir. De même que la volonté, l'habitude peut nous réformer à son gré ; elle nous fait tomber dans la dépravation la plus hideuse, comme elle peut nous élever à la plus haute dignité morale. Il est moins difficile à un homme qui a vécu pendant quelques années dans une profonde continence d'y persister indéfiniment, qu'à celui qui s'enivre chaque jour à la coupe du plaisir de s'imposer une privation de courte durée. Aux argumens fournis par le raisonnement, j'en joindrai d'autres que me procureront l'histoire, les institutions de certains peuples jet l'observation journalière; par analogie enfin, j'irai puiser dans la physiologie comparée quelques preuves, qui ne seront pas inutiles à la

(13) défense de ma cause. Joseph, dans son Histoire des Juifs, raconte que les Esséniens, qui formaient une secte de cette nation, vivaient dans une continence absolue avant le mariage; quand un d'eux se choisissait une épouse, il n'avait de rapport avec elle que dans le but de donner un défenseur à l'état; et, dès que l'œuvre de la fécondation était opérée, il rompait toute communication; voulant prouver qu'en cédant au penchant de la reproduction il n'avait eu pour mobile que la propagation de l'espèce, et non la satisfaction d'un appétit sensuel. Barthélemy, dans son Histoire du jeune Anacharsis, dit que les disciples de Zénon, qui, dans l'exaltation de leurs vertus, se proposaient de dépouiller toutes les faiblesses et les imperfections humaines, sans avoir fait vœu de chasteté, pratiquaient cette vertu comme la source de toutes les autres. César, dans ses Commentaires de Bello gallico, rapporte que les Gaulois et les Germains apportaient la plus scrupuleuse attention à prévenir les inconvénients des plaisirs de l'amour; ils savaient combien il était dangereux pour la jeunesse de laisser une trop facile communication entre les deux sexes; ils regardaient la continence comme une qualité indispensable pour former de bons patriotes et de robustes soldats; ils notaient d'infamie ceux qui, avant l'âge de vingt ans, étaient connus pour avoir fréquenté des femmes. Le christianisme, qui a fait un dogme de la chasteté, me fournira des exemples en masse; il est difficile de douter que la continence ne fût pas observée chez les chrétiens de la primitive église, qui, pour fuir les persécutions des empereurs romains, se retiraient au désert, en consacrant leur vie au jeûne et à l'oraison. Il en fut un grand nombre qui passèrent un demi-siècle dans leur paisible cellule, sans avoir les moindres relations avec la société; ils parvenaient presque tous à une longévité compatible seulement avec la pratique de toutes les vertus tempérantes, à l'abri des infirmités qui tourmentent les vieillards de notre époque. Que de preuves ne trouverais-je pas dans le clergé catholique en France! La plupart de ceux qui se vouent au sacerdoce sont arrachés au monde depuis la fin de leur enfance jusqu'au moment où ils prononcent leurs vœux; on leur a toujours

(14) parlé de la chasteté comme du devoir le plus sacré; imbus de cette idée, ils se sont accoutumés de bonne heure à combattre la fougue de leurs sens, et ils se conforment insensiblement à l'observance de cette vertu; du moins je parle de ce qu'un esprit non prévenu pourra observer au sein des campagnes, où le clergé doit inspirer la plus grande vénération pour la pureté de ses mœurs, et pour les soins qu'il apporte à la conservation de la morale. Il est bien peu de ces ecclésiastiques dont la santé se trouve compromise par l'état dans lequel ils vivent. Je puis citer encore ces religieuses qui renoncent aux douceurs du monde, pour s'ensevelir dans ces maisons où elles consacrent à Dieu chaque instant de leur vie; ces sœurs hospitalières qui, animées des sentimens les plus nobles, se dévouent au soulagement des infirmités humaines. Les vertus qu'elles ne cessent de pratiquer ne sont-elles pas le plus sûr garant de la pureté de leur conduite ? Dirat-on aussi d'elles, qu'elles cachent le dérèglement de leurs mœurs sous le manteau hypocrite de la vertu et de la philanthropie? Il est bien rare de voir quelques-unes d'elles victimes du vœu qu'elles ont prononcé. Cependant certains médecins, en traitant des inconvéniens attachés à la privation des plaisirs de l'amour, ont aimé à citer des faits de religieuses en proie à cette foule de maladies nerveuses résultant de la répression constante de leurs désirs. Je ne les nierai pas tous, mais n'est-il pas permis de penser que l'on a trop légèrement attribué à la continence ces maladies dont aucune femme n'est à l'abri? il a suffi que ces affections se soient rencontrées avec cet état, pour que l'esprit prévenu tranchât hardiment la question. D'ailleurs, combien ne voit-on pas de jeunes personnes se renfermer dans les cloîtres pour un amour malheureux? Le désespoir où elles se jettent à l'abandon de celui à qui elles espéraient unir leurs destinées, plus que la vocation religieuse, les aura poussées à prononcer des vœux indiscrets. Plus tard elles gémissent de leur précipitation téméraire; les regrets de la perte de l'objet chéri, joints aux ennuis de cette vie uniforme et austère, pour laquelle elles ne se sentent point nées, portent bientôt une atteinte violente aux organes de la sensibilité. C'est donc moins la con

(15) É tinance qui cause ces accidens, que l'exaltation d'un sentiment d'une autre nature, je veux parler de l'attachement. C'est à une faculté tout affective, plus qu'au besoin de l'union sexuelle, que le médecin physiologiste doit rapporter ces dérangemens de l'innervation. Sans doute, les organes de la génération sont vivement excités; mais cet éréthisme dépend de la connexion intime existant entre eux et la portion de l'encéphaie où siège la sensation voluptueuse. Dans la classe de la société où les parens attachent le plus grand prix à la moralité de leurs filles, en exerçant sur elles une surveillance assez active pour dissiper les doutes des esprits les plus sceptiques sur ce sujet , ces jeunes personnes , depuis l'époque de leur nubilité jusqu'à vingt ou vingt-deux ans qu'elles entrent dans le mariage, ne satisfont pas le plus ordinairement aux exigences de la nouvelle fonction qui s'est développée dans elles. Pendant cet intervalle, on les voit rarement sujettes à des incommodités dépendantes de l'abstinence des plaisirs de l'amour ; elles éprouvent bien quelques légers malaises que l'on dit être des besoins de mariage, mais ils sont de si courte durée, que leur santé n'en est pas sensiblement troublée. Cependant , toutes, parmi elles, ne sont pas exemptes d'une éducation qui irrite les passions au lieu de les calmer. S'il m'était permis de citer les résultats de mon observation , je trouverais des masses d'exemples dans le pays où je suis né. J'ai eu des rapports assez fréquens avec les habitans des campagnes pour connaître leurs mœurs et leurs habitudes ; je puis affirmer que la plupart des jeunes paysans, qui n'ont point quitté le toit paternel avant le mariage , vivent continens ; c'esl avec leur épouse qu'ils goûtent les premiers plaisirs de amour. Je suis convaincu qu'un très-grand nombre d'entre eux n'ont jamais eu d'habitudes blâmables, et ignorent même ces supplémens dangereux. Je dois dire que la religion, plus observée là qu'ailleurs, n'est pas étrangère à cette innocence de mœurs. À ces faits j'ajouterai quelques exemples particuliers : je suis lié d'amitié avec quatre jeunes gens qui sont parvenus bientôt à l'âge de la virilité sans avoir eu une seule fois de communications avec des femmes. Ils sont demeurés chastes par des considé

(16) raisons toute morales , et l'intimité dans laquelle je vis avec eux me permet d'affirmer qu'ils ont des sentimens trop élevés pour n'avoir pas eu en horreur ces honteuses manœuvres à l'aide desquelles on trompe la nature. Cependant ils ont été exposés à tous les pièges de la corruption ; ils ont passé plusieurs années sur le théâtre, où elle fait le plus de victimes, toujours inébranlables dans les principes qu'ils avaient adoptés. On aurait tort d'objecter que chez eux la continence est une vertu de tempérament ; ils ont tous les attributs d'une constitution sanguine , et certes , ils ont senti dans toute son énergie l'impulsion entraînante de la nature. Les faits suivans , moins concluans pour moi, ne seront du moins pas inutiles, pour remplir le cadre dans lequel je renfermerai mes preuves. Tout le monde connaît les mœurs pures de Newton, qui mourut vierge à plus de quatre-vingts ans. Si l'on consulte les biographes ses contemporains, on s'assurera qu'il n'était pas d'un tempérament froid et cachectique, comme de prétend un physiologiste de nos jours, qui n'est pas très-disposé à admettre la possibilité d'une longue continence. Un philosophe qui a trop fait parade de son scepticisme, même sur l'existence des vertus, Montaigne, aimait toutefois à raconter que son père , dont il vantait la franchise et la scrupuleuse délicatesse , doué d'ailleurs d'une constitution forte et sanguine, jurait s'être marié vierge à l'âge de trentetrois ans, après avoir servi long-temps dans les guerres d'Italie, À plus de soixante ans il conservait, dit-il, toute la gaîté et la vigueur de la jeunesse. On raconte que Xénocrate, fort de l'empire qu'il avait acquis sur lui-même, s'exposa impunément pendant une nuit entière aux caresses artificieuses de la courtisane Phryné, quoiqu'il fût encore dans la force de l'âge. Je me garderai bien de conseiller une aussi périlleuse épreuve pour consolider la vertu des jeunes gens qui n'ont pas encore courbé la tête devant l'idole du plaisir; je craindrais qu'il se trouvât bien peu de Xénocrates. Tous ces faits devraient suffire, ce me semble, pour prouver que l'opinion de ceux qui croient la continence impossible ou préjudiciable à la santé tient plutôt à nos mœurs et à nos préjugés sociaux qu'à la connaissance approfondie de

(55) notre organisation. Les notions empruntées à la physiologie comparée viennent encore corroborer la vérité des observations faites sur l'homme. Quand on laisse passer le rut chez les bêtes fauves renfermées dans nos ménageries sans leur permettre l'accouplement, on peut s'assurer que leur vie n'en est pas abrégée et qu'elles ne perdent rien de leur vigueur. Le cerf, par exemple, est souvent privé de sa liberté sans avoir de communications avec sa femelle ; il n'en vit pas un moins grand nombre d'années sans être atteint d'aucune maladie. Il en est de même des quadrupèdes et des oiseaux qui, apportés des climats étrangers sur notre continent, vivent séparés du mâle ou de la femelle de leur espèce. Les naturalistes s'accordent à dire que, lorsque la durée de leur vie est plus courte, cette brièveté est due à d'autres causes que la privation du rapprochement, telles que la différence des climats, le changement d'habitudes , etc. Les médecins vétérinaires font mention d'une affection morbide qu'ils appellent amour, dont sont pris quelquefois les pigeons, les serins et les tourterelles qui vivent séparés; ils en ont dit les suites mortelles. En vérité, je suis tenté de croire que l'opinion qu'ils se sont faite sur cette maladie leur a été suggérée par les poètes bucoliques qui ont toujours aimé à chanter les mœurs aimantes de ces oiseaux, symbole de la tendresse, de la fidélité. Au contraire, d'après les expériences d'Harvey et d'Haller, la privation de l'accouplement, chez les animaux, semble favoriser leur longévité. C'est spécialement sur les gallinacés qu'ils ont fait leurs recherches : d'après eux, le coq de nos basses-cours vit à peine dix ans, tandis que, s'il a subi la castration quelques mois après son éclosion , il parvient jusqu'à dix-huit et vingt ans ; le serin lui-même, privé de sa femelle, vit au-delà de vingt-deux ans; dans l'état contraire, sa vie est bornée à sept ou huit ans. Le mulet, qui est privé de la faculté de se reproduire, vit dix années plus que l'âne et le cheval, qui l'ont engendré. Les expérimentations qu'ils ont faites sur un grand nombre . d'animaux, dont l'énumération serait trop longue , leur ont fourni les mêmes résultats. Une pareille augmentation dans la durée de l'existence se fait remarquer d'une manière bien plus sensible encore 3

18) chez l'homme. Combien ne citerait-on pas d'anachorètes qui sont morts centenaires ; et si l'on voulait consulter un petit ouvrage de statistique intitulé : Almanach du clergé pour les années 1826 et 1827, on serait surpris de la proportion prodigieuse de vieillards qui meurent au-delà de soixante-quinze et de quatre-vingts ans, Je ne prétends pas qu'il n'y ait d'autres circonstances qui, avec la chasteté, favorisent la prolongation de leur vice; mais il est incontestable que, soustraits dès leur jeunesse aux appâts de la corruption, la pureté de leur conduite contribue beaucoup à leur longévité. Loin de mon esprit l'idée de vanter le célibat comme un état préférable au mariage; dans l'intérêt de l'hygiène, aussi bien que de la morale , je me suis proposé de démontrer la vérité d'une proposition qui, plus répandue, préviendrait peut-être une foule de désordres auxquels échappe rarement le jeune.adolescent depuis le commencement de la puberté jusqu'à ce que, fatigué de débauches, il entre dans le mariage par une spéculation toute lucrative; la félicité serait peut-être aussi moins rare dans les ménages. Toujours est-il que l'espèce humaine ne serait pas si communément entachée de ces infirmités affreuses dont le germe pénètre si avant dans la constitution, que les efforts de la médecine sont trop souvent impuissans pour les détruire ; les yeux rencontreraient moins de ces chétifs êtres dont la taille ra= bougie dépose hautement contre les forces éternées de ceux à qui ils doivent le jour. Quoique l'énergie de l'âme n'accompagne pas toujours celle du corps, les hommes dont la jeunesse n'aura pas été corrompue prématurément en auront une plus vigoureuse que ceux qui se seront livrés à la débauche dès que la nature leur en a donné l'éveil. La franchise, la grandeur d'âme, la générosité, sont l'apanage de l'homme mâle et courageux; Scipion l'Africain , Bayard, le chancelier de l'Hôpital , étaient continens ; leur chasteté ne fut pas étrangère aux vertus qui ont rendu leurs noms immortels. Au contraire, l'intem= pérance dans les plaisirs de l'amour exténue le corps à la longue. Presque jamais les passions grandes et généreuses n'ont fait battre le cœur d'un efféminé. Autant la continence donne d'énergie au système ner

(19) | veux et à la fibre musculaire, comme on l'observe chez les plus ardents quadrupèdes au temps de leurs amours, autant l'effusion fréquente de la liqueur spermatique ou la dépense excessive de l'influx nerveux qui s'effectue pendant l'acte du coït énerve l'homme, ainsi que l'animal le plus fort. Après le rut, le cerf perd son bois et son pelage; les oiseaux muent et tombent dans la tristesse ; l'homme qui s'est abandonné aux excès perd ses cheveux; son échine se courbe; il languit dans une vieillesse anticipée; il est frappé d'une impuissance morale et physique; les voluptés ont usé sa sensibilité; il devient blasé pour les jouissances auxquelles il s'était livré avec une sorte de frénésie, et dans sa corruption délirante, il s'évertue à donner quelques sensations factices à son âme avilie, en s'abandonnant à des turpitudes qui font horreur à l'être qui a conservé sa raison. Il devient cruel, lâche, perfide , égoïste ; méprisé de la société entière , il tombe bientôt dans ce *tædium vitæ* si commun en Angleterre. Si cette maladie affecte, comme on le dit, le plus souvent les célibataires, on a tort de l'attribuer au célibat. Elle est bien plutôt l'effet de l'épuisement dans lequel languissent ces hommes qui ne méprisent le mariage que pour se donner sans mesure à toute sorte de dérèglements. Après avoir cherché à constater les avantages de la continence et la possibilité de son existence avec la santé, ce serait le lieu d'esquisser comme conséquence indirecte de cette proposition le tableau des maux enfantés par les excès dans les voluptés. Mais que pourrais-je dire d'utile après le savant et vertueux auteur du *Traité de l'Onanisme* ? | ÿ FIN.

(20) APHORISMES D'HIPPOCRATE., I. À Les eunuques ne deviennent ni goutteux ni chauves. Sect, 6, aph: 98. IT. Un enfant n'a jamais la goutte avant les premières jouissances. 10., aph. 30. | IT I. Le fluide séminal émane de toutes les' parties du corps ; il doit se ressentir du bon ou du mauvais état de santé dans lequel elles se trouvent. De aquis, aeribus et locis. LV. Les' Scythes attribuent à Dieu la cause de l'impuissance ou de l'effé_mination à laquelle ils sont sujets. Quant à moi, je pense que cette maladie vient de Dieu de même que toutes les autres, et qu'iln' y en a pas de plus divines ou de plus humaines les unes que les autres, mais que chacune d'elles se forme d'après les lois de la nature, et qu'il n'en existe aucune qui ne doive son origine à des causes naturelles. Zbid. | V. Partout où l'équitation est une opération journalière, on trouve beaucoup de 'personnes sujettes aux fluxions des articulations, à la sciatique , à la podagre , et inhabiles aux plaisirs de l'amour. Zbid.

CONSIDÉRATIONS

N^o 151.

MÉDICALES ET PHILOSOPHIQUES

SUR LA CONTINENCE;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris ,
le 10 août 1832 , pour obtenir le grade de Docteur en
médecine ;*

PAR THÉODORE-EUGÈNE BARBEY, de Landigou ,

Département de l'Orne;

Bachelier ès-lettres , Bachelier ès-sciences ; ex-Élève des hôpitaux
de Paris.

Nos passions sont les doux zéphirs à l'aide desquels l'homme devrait
conduire sa nacelle sur l'océan de la vie : les passions seules meuvent
l'âme ; mais lorsqu'elles deviennent trop impétueuses, la nacelle est en
danger de couler à fond.

ZIMMERMANN.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n^o. 13.

1832.